

Ce que disait le livre, un conte de fin d'année par Julie Meylan, Feuille d'Avis de Lausanne du 30 décembre 1915

Dans la chambre bien close et tiède, l'ombre montait ; déjà elle avait envahi les soubassements en vieux chêne et rampait le long du chambranle massif. Sur le rebord de la cheminée, les chandeliers d'argent s'allongeaient, hiératiques, comme s'ils eussent présidé quelque rite mystérieux, tandis que le portrait de l'aïeul, suspendu droit au-dessus, souriait dans son cadre bruni. Le feu brûlait doucement dans la cheminée. De temps à autre, le château fantastique des braises rougeoyantes s'écroulait avec un crépitement d'étincelles ; une dernière flamme, capricieuse et sournoise, léchait quelque tison à demi consumé et un flamboiement subit, empourrait les chenets de cuivre.

C'était l'heure de la fantaisie. Nous restions là, devant le feu, sans paroles. A quoi bon les mots ? Savent-ils rendre ce que veut dire la pensée, et serait-il possible d'enclorre un peu d'éternité en des syllabes heurtées et imparfaites ? C'était donc aussi l'heure du silence ; seulement, par les ponts d'or où se rencontrent les âmes, nous allions tous deux, mon ami et moi, vers le pays merveilleux du rêve.

Ce soir-là, pourtant, les ponts d'or fragiles s'étaient écroulés, tout comme les tisons dans l'âtre ; alors, l'ami demanda :

- Ouvre le volume ancien, à l'endroit où la fleur séchée marque la dernière lecture, et trouve pour moi un conte de Noël.

A la lueur capricieuse de la flamme dansante, je pris le bouquin vénérable, où violettes, muguet, lis et chrysanthèmes désignent les saisons. La rose de Noël aux pétales jaunis par le temps marquait la page. Hélas ! elle était couleur de sang.

- Ami, dis-je, il n'y a plus de conte ; les taches sanglantes couvrent le feuillet jusqu'à la marge.

Alors le vent, qui jouait dans la cheminée, souffla plus violemment, comme s'il eut éclaté de rire. Le cœur étreint par l'angoisse, nous nous sommes mis à pleurer. Lentement, comme la rosée d'automne arrose les bruyères sèches, nos larmes sont tombées sur la page souillée, et voici, Ô merveille ! la feuille reprit sa blancheur d'antan et, sur le vélin précieux, se dessinèrent des lettres que le Rêve se plaît à traverser avec son style d'or. Voici ce que je lus à mon ami :

En ce temps-là, dans les champs divins où fleurissent les étoiles, le jardinier céleste avait coutume de se promener. Il se réjouissait à la vue des roses de feu et il comptait leurs pétales qui sont les rayons de lumière. Souvent, il les effeuillait, et alors les fils des hommes en recevaient pour leur bonheur durant les nuits sans lune. Quelques fois aussi, le jardinier cueillait les plus brillantes pour orner son grand palais du paradis.

Il aimait son parterre azuré et, le soir, quand l'ombre fermait les roses de la terre, celles de l'espace s'ouvraient jusqu'au matin. Une fois, en considérant son domaine, le jardinier remarqua, entre deux étoiles, un grand espace vide :

- Voilà, dit-il, qui est étrange ; pourquoi n'y a-t-il rien ici ?

Il compta les fleurs divines et toutes resplendissaient de joie et de beauté, ce qui faisait paraître plus triste et plus noir le voile qui les séparait.

Le jardinier pensa :

- Il faut mettre là un peu de lumière, et il créa une étoile plus grande et plus belle que les autres. C'était durant la nuit de Noël.

Là-bas, parmi les enfants des hommes, il y eut une grande joie : les bergers, dans les champs, et les savants astronomes, au fond des solitudes, comprirent qu'un miracle s'était produit. Couché dans une crèche, un petit enfant riait, parce que l'étoile nouvelle le regardait dormir. Mais les méchants, qui n'aiment pas les fleurs ni la clarté, disaient :

- A quoi bon tant de lumière ; n'en avons-nous pas déjà assez ?

Et pour ne point la voir, ils s'enfermaient dans la nuit. On prétend même que le roi Hérode fit mettre des stores à ses fenêtres afin de n'être point ébloui.

Attristé par tant de sottise ou de bassesses, le jardinier pensait.

- Ils comprendront plus tard et ils aimeront l'étoile.

Alors il se mit à la soigner, et comme les espèces nouvelles ont des noms chez les fleurs, il baptisa la rose de feu et l'appela : « Amour divin ».

De nuit en nuit, elle devenait plus brillante, et les autres étoiles, ses sœurs, pâlissaient d'envie. En bas, les fils des hommes la trouvaient gênante et quelques-uns s'assemblèrent pour savoir comment atténuer sa lumière. L'un des membres du Conseil déclara.

- A sa clarté, on voit trop bien tares et vices ; il vaut mieux une demi-teinte qui flatte l'œil et laisse l'esprit en repos.

Un autre orateur prit la parole :

- Je partage entièrement l'opinion de mon honoré collègue, déclara-t-il. Pour avoir un peu d'ombre, élevons une croix sur la montagne.

On fit venir les charpentiers ; haches et scies entrèrent en danse ; et bientôt la croix fut dressée, mais entre les deux raies sombres que profilaient les bras, on apercevait encore le rayonnement de l'étoile. Stupéfaits, les membres du Conseil hochèrent la tête :

- Nous avons mal pris les mesures, pensèrent-ils ; il faut recommencer.

De la sorte, on éleva un peu partout des croix, des échafauds et des potences ; pourtant, en dépit de ces innombrables barrières, il y avait toujours assez d'espace pour le rayonnement de la clarté divine. Alors, imitant la fumée de l'encens qui embrume les sanctuaires, on mit le feu aux bûchers. Vains efforts ; entre les jets de flammes et d'étincelles, on apercevait encore l'étoile de Noël.

Dans les champs du ciel, le jardinier s'attristait :

- Les hommes sont fous, pensait-il, mais ils reviendront à la sagesse et comprendront ce que vaut la plus belle des fleurs de mon parterre.

Persuadé que rien ne résiste à l'amour, il attendait patiemment. Mais les siècles passaient, et les fils des hommes ne devinaient point le mystère de la grâce. Comment auraient-ils eu le temps de songer aux étoiles ? Tant de becs

Auer illuminaient places et avenues, qu'il était inutile de regarder plus haut que les lampes à arc. D'ailleurs chacun reconnaît les avantages incontestables de la lumière artificielle ; quand on le désire, il n'y a qu'à presser un bouton. On peut aussi l'interrompre à volonté, ou bien encore l'atténuer pour ménager à l'ombre quelque recoin propice. On ne songeait donc plus à l'étoile ; elle était même si bien oubliée, que l'on fabriqua des projecteurs monstrueux destinés à conduire les enfants des hommes quand ils vont tuer leurs frères. La terre, dans ce temps-là, fut bouleversée par un grand fléau ; on entendit le bruit sourd des armes et les plaintes des mourants ; les lueurs de l'incendie embrasèrent la nuit, et derrière les fumées, l'étoile de Noël se cacha.

Dans les champs du ciel assombris, le jardinier n'avait plus aucune joie à considérer les fleurs de ses parterres :

- A quoi bon les laisser encore, pensait-il, puisque les hommes les dédaignent. Ne vaudrait-il pas mieux les transporter dans mon palais du paradis ?

Déjà il s'apprêtait à cueillir la plus belle des roses, la douce étoile de Noël...

- Pourquoi interrompre la lecture ? demanda mon ami, étonné de mon silence ; vois la braise rougeoie encore dans l'âtre et l'heure n'est point achevée. Pourquoi te taire ?

- Ami de mon cœur, ai-je répondu, le conte ne va pas plu loin ; malgré mes larmes, le livre garde son secret et la page reste muette. Nous ne saurons point ce qu'il advint de l'étoile de Noël.

Lasse d'avoir lu dans l'ombre, j'avais appuyé ma tête au dossier en chêne, et le livre s'était fermé de lui-même. Dehors, dans la nuit, montaient les sonneries des cloches.

- Les entends-tu, les voix de Noël ? demanda l'ami.

Il ajouta plus bas, avec ferveur :

- Puisque les cloches chantent encore, là-haut, dans les champs célestes, les étoiles donnent sûrement leurs pétales merveilleux de lumière. Le jardinier a pitié des hommes.

Et j'ai répondu :

- De ceux qui ont bonne volonté.

Julie Meylan¹

¹ Signé en réalité Mme H. Gailloud.